

CHAPITRE IV

PERSÉCUTION

En face de tels événements et d'un tel retour des passions païennes, quelle était la situation du christianisme?

Nous avons parlé de la révolte des sceptiques et de Lucien. Le christianisme lui aussi était un révolté. La population païenne ne se faisait pas faute de confondre ensemble les épicuriens, les sceptiques, les athées et les chrétiens. Le chrétien, invoquant un seul Dieu au lieu de divinités multiples, vénérant de modestes images au lieu d'adorer de splendides idoles, ayant, au lieu des cérémonies pompeuses et bruyantes des religions païennes, des réunions courtes, nocturnes et silencieuses, au lieu de fastueuses hécatombes une mystique immolation sur laquelle il devait se taire, le chrétien aux yeux du peuple était bien moins l'adorateur d'une divinité nouvelle qu'il n'était un homme sans Dieu. Il rabattait trop de la religion commune pour

qu'il lui restât une religion. Que l'ennemi des dieux fût un sceptique ou un chrétien, on le reconnaissait aux mêmes signes; et nous ne savons bien si c'est un chrétien ou un sceptique qu'Apulée dénonce quand il attaque son adversaire Émilien, ce « contempteur des dieux, cet autre Mézence : « il ne fréquente aucun temple; il n'approche jamais la main de ses lèvres en passant devant un sanctuaire; dans sa *villa*, pas une chapelle, pas un bosquet sacré, pas une pierre ointe, pas un rameau couronné, pas une offrande aux dieux rustiques¹. »

Il me semble même probable que la tentative de l'impos-
teur Alexandre dont j'ai parlé tout à l'heure, était une machination théâtrale, combinée avec le pouvoir ou favorisée par lui, pour réveiller la foi des peuples et combattre l'incrédulité épicurienne ou chrétienne. Ce misérable jongleur, protégé par tant de hauts personnages et dont le souvenir est resté sur les monnaies d'Antonin, fut probablement pour Marc Aurèle un émissaire destiné à combattre ce double ennemi. Il peignait Épicure au fond du Tartare, assis dans la boue, ayant aux pieds des chaînes de plomb. Avant de commencer ses mystères, il faisait proclamer par le héraut : « S'il est ici quelque athée, chrétien ou épicurien, venu pour épier les saintes orgies, qu'il se retire, et que ceux qui croient aux dieux soient heureusement initiés ! » Lui-même au besoin faisait chasser ses adversaires en disant : « Hors d'ici les chrétiens ! » A quoi le peuple répondait : « Hors d'ici les épicuriens² ! » Et enfin, avec son autorité d'oracle, il faisait dire à son dieu : « La province de Pont est pleine d'athées et de chrétiens qui blasphèment

¹ *Apologie.*

² Lucien, in *Pseudom.*, p. 489.

contre moi ; si vous voulez mériter ma faveur, armez-vous de pierres et chassez-les. »

Seulement les épicuriens et les sceptiques échappaient sans beaucoup de peine à ces essais de persécution. J'ai dit comment Démonax, dans l'intolérante Athènes, avait trouvé, pour mettre en déroute ses accusateurs, une force que n'avait pas rencontrée Socrate. Lucien n'est certes taillé ni en héros, ni en martyr. Cependant il va partout, faisant retentir sa belle parole de rhéteur ; il habite surtout Athènes, qu'il affectionne particulièrement : et il ne lui arrive rien de fâcheux, si ce n'est par une fourberie personnelle du prophète Alexandre ; il ne se brouille pas même avec l'empereur, et, malgré une hardiesse de langage que rien ne dépasse, il vit, fonctionnaire dévoué et bien payé de ce prince dévot. L'épicurien savait donc s'arranger, même sous un prince et dans un pays superstitieux, pour ne pas être lapidé ; sa conscience de sceptique ne l'empêchait pas au besoin de brûler son grain d'encens à Jupiter, sauf à se moquer ensuite et de Jupiter et de lui-même¹. Le prince pouvait gémir, le peuple menacer, les oracles prononcer l'anathème ; parler à son aise des dieux était une liberté depuis longtemps acquise ; elle demeurait le droit de tous, hormis des chrétiens².

Pour les chrétiens, en effet, la question était plus grave.

¹ Lucien parle d'un épicurien, prêtre de Castor et de Pollux. *Convivium*, p. 1041.

² « Les philosophes, dit Tertullien, disent les mêmes choses que les chrétiens ; ils attaquent vos dieux, raillent vos superstitions, vous les louez ; ils aboient même contre vos princes, vous le souffrez. Vous ne leur demandez ni de jurer, ni de sacrifier, ni d'allumer d'inutiles lampes en plein midi. Loin de les envoyer aux bêtes, vous leur votez des statues et des pensions. Cela est juste, les philosophes ne sont pas chrétiens. » *Apologét.*, 46.

Le peuple savait qu'eux, pour rien au monde, n'eussent voulu ni brûler d'encens, ni sacrifier, ni jurer par le génie du prince ; et c'est pour cela que le peuple leur demandait de le faire. Le grand instigateur de la persécution savait de plus qu'il avait à craindre d'eux quelque chose et rien des philosophes. Les philosophes, dit Tertullien, ne mettent pas en fuite les démons. Voilà la grande cause pour laquelle, au milieu de la tolérance universelle (de fait ou de droit, peu importe) accordée à tous les dieux, à toutes les idoles, à tous les mystères, à toutes les sectes, à toutes les philosophies, à toutes les rêveries et à tous les rêveurs, le christianisme était persécuté.

Sous Antonin, il avait pu y avoir quelque répit. Mais ce répit ne pouvait être long. Les dieux se plaignaient de voir diminuer les victimes dans leurs temples¹. Les malheurs publics qui poussaient à toutes les superstitions, poussaient par suite à persécuter. La peste, la famine, la guerre, et de plus un prince faible de caractère et personnellement superstitieux, c'était trop pour qu'on pût continuer à épargner les chrétiens.

La foudre éclata donc. Dès les premières années de Marc Aurèle, elle éclata à Rome, où un philosophe cynique, nommé Crescens, ameutait déjà le peuple contre les chrétiens. La femme d'un païen s'était fait baptiser ; après son baptême, rougissant de la vie de désordre que menait son mari et qu'elle-même avait longtemps imitée, elle avait supplié, averti, et puis enfin, usant du droit que lui confé-

¹ V. cette plainte déjà dans Pline, *Ep.* X, et ci-dessus les oracles de l'impéreur Alexandre, les actes de beaucoup de martyrs (sainte Félicité, etc.). Les dieux, dans Lucien, émettent plusieurs fois les mêmes plaintes, *Jupiter Tragœdus*, p. 670, et surtout *in fine*, p. 704, *Icaromenippus*, p. 1757.

rait la loi civile, elle avait envoyé le *libelle* de répudiation. Le mari répondit par une accusation de christianisme contre elle d'abord ; puis, comme elle obtint de l'empereur un sursis, contre un chrétien du nom de Ptolémée, auteur de sa conversion. Ptolémée fut saisi, traduit devant le préfet de Rome Urbicus¹. Interrogé sur ce seul fait s'il était chrétien, il s'avoua tel, et fut condamné. Un citoyen présent au jugement se récria, en appela aux traditions de tolérance d'Antonin, aux exemples de clémence de Marc Aurèle : « Tu es donc aussi de ces gens-là, lui dit le juge. — Oui sans doute, » répondit-il, et il fut à l'instant envoyé au supplice. Un troisième chrétien se présenta encore et fut immédiatement condamné. La persécution se rouvrait par ce triple martyre².

Elle se rouvrait en même temps dans les provinces ; dans l'Asie Mineure en particulier. Là, à côté de la Diane d'Éphèse, de l'Esculape de Pergame, de l'imposteur Alexandre, des superstitions les plus triomphantes alors, s'élevaient les plus florissantes Églises chrétiennes. Les Juifs firent là comme ailleurs le métier d'instigateurs. Le peuple païen, exalté par eux, se mit à crier : *Mort aux impies!* Sans l'intervention officielle du prince, sans un édit qui révoquât les édits de tolérance d'Hadrien et d'Antonin, les gouverneurs romains de l'Asie Mineure publièrent en leur propre nom des décrets contre les chrétiens. Les haines personnelles, les instincts de rapacité venaient à

¹ S. Justin, *Apol.*, II, 1. Q. Lollius Urbicus, préfet de Rome, est mentionné dans l'*Apologie* d'Apulée. Inscription en son honneur trouvée près de Constantine, en Afrique : il avait participé à la guerre judaïque sous Hadrien. Il avait été consul et proconsul d'Asie (Henzen, 6500). Gruter (p. 58) cite une autre inscription d'Urbicus.

² Justin, *Apol.*, II, 2.

l'aide. On commença à fouiller de jour et de nuit les maisons chrétiennes ou supposées telles. La chrétienté, paisible et confiante à ce moment, fut surprise par un effrayant réveil.

Et à Rome, et hors de Rome, son premier recours humain fut vers le prince. Le pouvoir, depuis quelques années, l'avait accoutumée à d'autres allures ; elle voulait croire, elle croyait à la clémence, à l'équité, à la vertu de Marc Aurèle. Justin, qui avait si hardiment parlé à Antonin et qui semblait en avoir été compris, jette alors au pied de la chaise curule de son successeur un cri de surprise et en même temps de confiance ; mais surtout le cri d'un homme résolu que nulle terreur ne fera fléchir¹. Il n'atténua pas l'ancienne liberté de sa parole : « Ce qui vient de se passer dans Rome, devant Urbicus, ce qui se passe dans toutes les provinces devant les magistrats, ces actes iniques m'obligent à vous parler, à vous Romains, qui êtes mes semblables et mes frères, quoique, dans l'éclat de vos dignités, vous puissiez ne pas le savoir ou ne pas le vouloir... En ce moment, quiconque est repris pour une faute par un voisin, par un père, par un fils, par un frère, par un ami, par un mari, par une femme, s'en prend aux chrétiens et veut notre mort... Il trouve pour l'aider les mauvais démons qui sont nos ennemis ; il trouve des juges esclaves et adorateurs de ces démons... Et je m'attends bien que l'un de ces ennemis va me dresser des embûches et m'attacher au poteau, ne serait-ce que ce Crescens, cet amant de la célébrité et du bruit... Déjà plus d'une fois j'ai disputé avec lui, et, si vous avez lu mes questions et ses réponses, vous êtes témoins de sa profonde igno-

¹ La seconde *Apologie* de saint Justin date du règne simultané de Marc Aurèle et de Verus (161-169). Voy. ch. II.

rance en ce qui nous touche. Si vous ne les connaissez pas, je suis prêt à renouveler la discussion devant vous... Qu'on ne nous dise pourtant pas : « Mourez tous, allez à « votre Dieu, donnez-vous la mort que vous désirez et que « nous n'avons plus à nous occuper de vous. » Non, nous ne nous donnerons pas la mort; seulement, traduits devant le juge, nous confesserons hardiment notre foi. Et la raison est celle-ci : Dieu a fait le monde, il l'a fait pour le genre humain; il l'a fait pour le voir habité par des êtres qui imitent leur Dieu et qui lui plaisent, non par des êtres qui manquent à sa loi et qui l'offensent. Si nous, chrétiens, nous nous précipitions tous dans la mort, s'il arrivait que par notre faute, le genre humain cessât d'être, ou que la doctrine divine cessât d'être enseignée, nous irions contre les desseins de Dieu. Mais, traduits devant le juge, nous ne nions point notre foi, parce que nous n'avons pas à en rougir, parce qu'en toute chose nous croyons le mensonge impie et la vérité agréable à Dieu! »

Ce n'est point du reste ici une apologie en forme comme la première, c'est un cri de l'âme; c'est une protestation jetée par Justin entre deux supplices, celui de ses frères qui avait eu lieu hier et le sien propre qui devait avoir lieu demain. L'évidence et la beauté de la doctrine chrétienne, l'origine impure du paganisme, la demi-lumière que la philosophie a pu jeter dans la vie humaine, tout cela est touché en quelques paroles plus animées et plus éloquentes qu'aux temps où Justin parlait en face d'un péril moins imminent. Puis il finit en demandant hardiment, non plus seulement la tolérance, mais l'approbation : « En terminant, nous vous demandons, dit-il, que cet écrit soit publié, revêtu de votre approbation, afin que tous sachent ce qu'il

faut penser de nous..., que tous, s'il se peut, soient changés. Aux yeux de tout homme sage, notre doctrine, loin d'être répréhensible, est au-dessus de toute philosophie; à plus forte raison est-elle au-dessus des sotadiques¹, des philéniens, des danseurs du théâtre (ὄρχηστρίαι), des épicuriens, qui eux, sont libres de se montrer sur la scène et de faire lire à tous leurs écrits. Maintenant donc nous nous taisons, ayant fait ce qui était en nous, et nous demandons à Dieu d'appeler à la connaissance de la vérité toutes les contrées et tous les hommes. A votre tour, puissiez-vous, d'accord avec la piété et la philosophie, juger équitablement cette cause qui au fond est votre cause. »

Loin de Rome, où Justin tenait ce langage, l'étonnement des chrétiens était plus grand encore; leur confiance en la justice impériale encore plus grande. Un des saints, un des prophètes, un des héros de cette Église d'Asie déjà couronnée de tant de lumières, Méliton, évêque de Sardes, laisse échapper lui aussi un cri de surprise : « Ce qui n'était jamais arrivé arrive aujourd'hui. La race des croyants, en vertu d'édits nouveaux, est livrée en Asie à la persécution. Si cette persécution a lieu par ton ordre, dit-il au prince, tout est bien; un roi juste ne peut ordonner rien d'injuste, et nous recevrons la mort avec joie comme une récompense. Nous ne te demanderons alors qu'une chose, c'est de juger par toi-même ces hommes qu'on accuse et d'examiner s'ils sont dignes de mort ou dignes d'être rendus à la sécurité et à la vie. Mais si, au contraire, cet arrêt étrange et inouï, qui serait inique même envers des ennemis et des

¹ Sotade fut l'inventeur du *κωμολόγιον*. Strabon, XIV. Les philéniens ou philéniens étaient une autre secte obscène. Athén. — Suidas, γ° Ἀστρά-
νστης.

barbares, n'émane point de ton autorité, nous te demanderons plus que jamais de nous protéger contre un pareil brigandage... Notre religion est née sous Auguste, elle a grandi avec l'empire et avec sa gloire. Seuls, Néron et Domitien, cédant à des conseils funestes, ont voulu la proscrire, et de là la haine que lui porte une aveugle multitude. Mais la faute de ces deux princes a été réparée par tes pieux ancêtres. Plus d'une fois leurs édits ont réprimé ceux qui voulaient innover contre nous. » Et après avoir cité de nombreux édits d'Hadrien et d'Antonin : « A plus forte raison, ajoute-t-il, toi, qui sur tout cela penses comme eux, toi dont la pensée est même beaucoup plus humaine encore et plus philosophique que la leur, nous avons la confiance que tu feras ce que nous te demandons¹. »

Puis, après cette expression de confiance en la justice impériale, vient une confession de la foi chrétienne et une critique du paganisme aussi hardie que celle de Justin : « Oui, certes, il est difficile d'amener à la voie droite l'homme qui a été longtemps dans l'erreur. Ce n'est pas impossible pourtant. Quand le brouillard se dissipe, le soleil nous apparaît; quand le nuage de l'erreur commence à s'évanouir, Dieu aussi nous apparaît... Lorsque l'homme n'avait pas encore appris ni découvert qu'il y a un Maître suprême de toute la création, son erreur n'était pas sans excuse; on ne fait pas un crime à l'aveugle de ce qu'il se trompe de chemin... Mais maintenant que, sur toute la

¹ Eusèbe, *Hist. eccl.*, I, 25, et le texte syriaque, retrouvé récemment en Angleterre et traduit par M. Renan. *Spicilegium Solesm.*, II, p. XII, XXXVIII-LVI.

Méiton veut bien oublier les persécutions de Trajan. Il paraît bien et il résulte de son texte que, sous Hadrien et sous Antonin la persécution, au moins en Asie, fut peu fréquente.

terre, a été prononcée la parole qui révèle l'existence du Dieu véritable, maintenant que l'œil a été donné à l'homme pour voir, ceux-là sont sans excuse, qui, éclairés par cette lumière, mais intimidés par l'ascendant de la multitude, n'osent rentrer dans la droite voie... Qui que tu sois qui passes pour une libre intelligence, un esprit ami de la vérité, sois digne de ce nom; quand tu porterais les habits d'une femme, souviens-toi que tu es un être humain... Je rougis pour ceux qui ne comprennent pas qu'ils sont plus grands que les œuvres de leurs mains... Est-il une pire honte que d'adorer l'or et l'argent qu'on a donnés au fondeur, de les adorer au mépris de celui qui nous donna l'argent et l'or; que d'insulter l'homme et d'adorer l'image d'un homme; que de mettre à mort les animaux et d'adorer l'image d'un animal?... Voilà des aromates empaquetés, on ne les adore pas; mais que de ces aromates l'artisan fasse un idole, on l'adore. Un lingot d'or ou d'argent, on ne l'adore pas; mais, que de ce métal le ciseleur fasse une idole, on l'adore! Insensé! qu'a-t-on ajouté à cet or pour que tu te prosternes devant lui? On lui a donné la forme d'un oiseau: que n'adores-tu l'oiseau? La forme d'une bête dévorante: la bête elle-même est devant toi, que ne l'adores-tu? Et si l'œuvre de l'artiste te paraît belle, combien n'est pas plus belle l'œuvre de Dieu, que l'artiste imite, mais ne saurait égaler...

« Connais-toi donc toi-même et connais Dieu. Comprends quel rôle joue en toi ce qu'on appelle ton âme. Par elle l'œil voit, l'oreille entend, la bouche parle; le corps tout entier est à son service. Et quand Dieu retire l'âme du corps, le corps tombe et se corrompt. Que ce moteur invincible de ton être te fasse comprendre le Dieu, moteur in-

visible du monde. Quand lui aussi retirera du monde sa puissance vivifiante, le monde tombera et périra comme nous voyons périr le corps de l'homme... Lève-toi donc du milieu de ces dormants; ne sois plus de ceux qui baisent des pierres, qui jettent en offrande au feu le pain dont ils vivent, qui revêtent les idoles de leurs propres vêtements; qui adorent, eux doués de sens et de raison, l'irrationnel et l'insensible : oui lève-toi; pour ton âme impérissable, fais des prières au Dieu impérissable, et alors ta liberté te sera rendue... »

Le prince philosophe auquel parle Méliton sera-t-il faible devant l'opinion du vulgaire ? Le roi dira-t-il : « Je ne puis, je suis roi, il faut que j'agisse selon la volonté de mes peuples ? » Ce langage serait digne de risée. N'est-ce pas au roi à donner le premier exemple de tout ce qui est bon, à pousser son peuple vers la pureté de la vie et la connaissance véritable de Dieu?... Le royaume ne peut être en paix qu'autant que le roi connaît et craint le vrai Dieu, qu'il le fait connaître à ses sujets, qu'en toutes choses il juge comme un homme qui sera lui-même jugé de Dieu. Les sujets alors, par crainte de Dieu, n'oseront faire tort ni à leur souverain ni à leurs compatriotes. Le prince sera équitable envers ses sujets; les sujets fidèles à leur prince, les citoyens probes les uns envers les autres. La paix sera parfaite et le nom de Dieu sera loué partout. »

Le successeur d'Auguste se croira-t-il aveuglément lié à la tradition de ses aïeux ? « Bien des hommes disent : nous suivons les traces que nous ont laissées nos pères. Mais alors pourquoi, si leurs pères les ont laissés pauvres, veulent-ils s'enrichir ? Si leurs pères les ont laissés ignorants, pourquoi veulent-ils s'instruire ? Pourquoi les fils des aveugles voient-ils et les fils des boiteux marchent-

ils?... Ton père a-t-il marché droit ? S'il en est ainsi, marche comme ton père; mais si ton père marchait de travers, ne l'imite point et détourne tes fils de l'imiter; gémis sur l'erreur de ton père, ta douleur peut lui être utile... Apprends tout cela, ô Antonin César, apprends-le à tes enfants; tu leur laisseras en héritage les impérissables trésors de l'éternité. Tu délivreras ton âme et l'âme de tes enfants de ce jugement infaillible et vrai que doit subir toute la terre. Comme tu auras connu Dieu aujourd'hui, Dieu à cette heure te connaîtra. »

Et par la voix de la chrétienté romaine, et par celle de la chrétienté asiatique, Antonin César était donc mis en demeure. La question était posée nettement devant lui, et par les persécutés et par les persécuteurs. Ces confessions si franches, ces apologies si nettes, tant de décision, tant de courage, tant de verve, tant de bon sens, tout cela arrivait-il à l'esprit et au cœur du prince philosophe ? Comprit-il qu'il avait comme homme à sauver son âme, comme philosophe à éclairer sa raison, comme souverain à préserver son empire ?

Hélas ! non; sa raison ne voulait rien entendre et sa politique avait déjà pris parti. Il parle une seule fois des chrétiens en homme qui ne les comprend pas; il en parle comme de gens qui se jettent dans la mort par obéissance aveugle à une secte, non par une conviction libre et personnelle¹. Marc Aurèle ne fut jamais grand connaisseur

¹ « Telle doit être l'âme, toute prête, s'il faut se séparer de son corps, soit à se sentir éteindre, soit à se dissiper dans les éléments, soit à demeurer telle qu'elle est. » (Toujours ce même doute et cette même hésitation chez Marc Aurèle.) « Elle doit s'y tenir prête, et cela par un acte de son propre jugement, non par un pur esprit de faction (avec une témérité d'enfants perdus ? κατὰ ψυχὴν παρατάξω), comme les chrétiens, mais avec ré-